

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\) Item45](#).Val-Richer, Samedi 23 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

45.Val-Richer, Samedi 23 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Diplomatie](#), [Discours autobiographique](#), [Famille Benckendorff](#), [Famille Guizot](#), [Politique \(France\)](#), [Presse](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1837-09-23

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Si vous pouvez n'être pas trop contrarié, pas trop en colère, comme vous dites, de l'article du Temps, n'y manquez pas, je vous prie.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°85/117-118

Information générales

Langue Français

Cote

- 175-176, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°45 Samedi 5 heures

Si vous pouvez n'être pas trop contrariée, pas trop en colère comme vous dites, de l'article du Temps, n'y manquez pas, je vous prie. Je n'y penserai plus. J'en ai été préoccupé pour vous. Je vous ai vue inquiète de la plus simple apparition de votre nom dans les journaux. Vous m'avez parlé avec un peu de trouble de quelques lignes de la Presse que la petite princesse vous avait fait remarquer. Les difficultés de votre situation, l'humeur de M. de Lieven le surcroît d'ennui que ces malices là, un peu répétées, pourraient vous causer tout cela, m'est tout à coup venu à l'esprit. Pour moi-même, rien ne m'est plus indifférent, et je n'y aurais fait aucune attention.

Mais j'ai bien envie de vous gronder. Vous ne voulez pas " que je m'inquiète " pour vous, que mon affection pour vous soit pour moi " l'occasion de la moindre peine ". Et pour qui voulez-vous donc que je m'inquiète ? D'où voulez-vous que me viennent des plaisirs ou des peines.? Madame, vous avez rencontré sur votre chemin bien peu d'affections vraies. Savez-vous ce qu'il y a dans vos paroles ? La triste habitude de voir l'affection hésiter, reculer, se cacher ou s'enfuir devant la menace, le chagrin, un obstacle sérieux, un grand ennui, un intérêt politique, que sais-je ? J'ai été plus heureux que vous en ce genre. J'ai connu, j'ai goûté des affections étrangères à toutes les craintes supérieures à toutes les épreuves, qui les acceptaient avec une sorte de joie et comme un droit dont elles étaient fières ; des affections vraiment faites for better and for worse et toujours les mêmes en effet dans la bonne ou la mauvaise fortune, dans le plaisir ou la peine, sans y avoir aucun mérité, sans y penser seulement. J'ai appris d'elles à n'y point penser moi-même, à avoir en elles tant de foi que de trouver tout simple que le chagrin leur vint de moi comme le bonheur. Et je suis sûr qu'elles avaient en moi, la même confiance. Que le temps ne nous soit pas refusé, Madame, et cette confiance vous viendra; et vous ne songerez plus à me demander de ne pas m'inquiéter pour vous, de n'avoir point de peine à cause de vous. Et je ne vous gronderai plus comme aujourd'hui.

Dimanche 7 h 1/2 M. Duvergier de Hauranne vient de partir. Nous sommes convenus que nous nous retrouverions à Paris au moment où la dissolution serait prononcée, pour convenir à de ce que nous avions à écrire partout à nos amis. Tout indique que ce sera du 1er au 10 Octobre. Je vais m'arranger pour expédier d'ici là mes affaires électorales de Normandie, pour avoir vu qui je dois voir, être allé où je dois aller, avoir dîné où je dois dîner. Vous n'aviez pas besoin de me faire remarquer votre petite vengeance de ne me parler du retard du mariage de M. Duchâtel qu'à la quatrième page. Je l'avais remarquée dès la première ligne. Mais comment pouvez-vous dire que je vous ai annoncé ce retard froidement ? Votre pénétration est là en défaut. Si vous aviez dit timidement avec crainte à la bonne heure. J'ai craint votre injustice, la vivacité de votre injustice, et le chagrin qu'elle nous ferait à tous les deux, à part l'autre chagrin lui-même, le chagrin fondamental. C'est là, j'en conviens, le premier sentiment qui m'a préoccupé, et qui a pu percer dans ma lettre. Mais froidement ! c'est un vilain mot, Madame, un mot coupable.

Les hommes sont bien malheureux dans leurs relations les plus douces. C'est sur eux que pèsent les affaires, les affaires proprement dites, politiques, domestiques, ou autres. S'ils ne les faisaient pas bien s'ils n'y suffisaient pas, si leur situation, en était tant soit peu abaissée, leur considération tant soit peu diminué, ils perdraient aussi un peu, beaucoup peut-être, dans la pensée, dans l'imagination, et quelque jour dans le cœur des personnes qui les aiment le plus. Il faut donc qu'ils y regardent bien, qu'ils n'oublient aucune nécessité qu'ils prennent leurs arrangements, leur temps, qu'ils pensent à tout, qu'ils suffisent à tout, que toutes les affaires soient faites, et bien faites. Et quand ils font cela et ce qu'il faut pour cela, on s'étonne, on les taxe de froideur. Ce n'est pas bien, dearest. Cela ne fait que rendre le chagrin plus triste et le devoir plus difficile. Je vous en prie ; ayez avant l'époque où je vous ai ajournée, la foi que vous aurez certainement alors.

Ma mère est mieux. Les bains de pieds et le régime ont fait disparaître les étourdissements & diminué la lourdeur de tête. J'espère que nous n'aurons pas besoin de recourir à d'autres remèdes. Mais cette disposition et ses retours répétés m'inquiètent. Mes enfants sont à merveille. Nous avons depuis quatre jours le plus magnifique temps du monde, un soleil très brillant et qui n'altère point la fraîcheur de la terre. J'ai fait hier et avant-hier avec M. Duvergier, des promenades immenses dans les vallées, dans les bois. Tout le long, tout le long de la promenade, je la faisais avec un autre qu'avec lui, je parlais à une autre qu'à lui. César dictait à quatre secrétaires à la fois. J'ai fait bien mieux que César, quoique je n'eusse que deux pensées et deux conversations. Mais il y en avait une si charmante, si puissante ? L'autre était, à coup sûr, beaucoup plus méritoire que toutes les lettres de César.

10 h 1/2 Je vous remercie mille fois de votre longue, bonne, tendre lettre. Peu m'importent les détails sur M. Molé. Nous en causerons à notre aise quand nous serons ensemble. Car nous serons ensemble. J'en suis bien plus occupé que je ne vous le dis. Je travaille à fixer le jour. J'arrange, je combine. J'espère pouvoir vous le dire positivement demain ou après-demain. Ne parlez pas mal d'Adieu. Tout à l'heure, il y a une minute, je viens de le trouver si doux ! Mais vous savez bien que je suis pour la présence réelle, si fort que vous m'avez reproché de ne pas savoir jouir d'autre chose. Adieu. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 45.Val-Richer, Samedi 23 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-23

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 11/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/962>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 175-176

Date précise de la lettre Samedi 23 septembre 1837

Heure 5 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Il fait donc
assez
bon, bonjour,
à tout, que
rien faites. Si
vous cela ou-
rait pas bien,
chagrin plus
vrai en pris-
sonie, la fa-

peur et le
désespoir &
que nous
autres, comédie
à répéter
toute. Nous
espérons que l'ami
qui vaillera
fait bien ce
promenades
ici. Dans le
je la ferais
moi à une autre
et ainsi à la
quelque fo-
uverations.

N^o 118

S. vous pourrez écrire par
trop contrarie, pas trop en colère, comme vous dites,
de l'absence du temps, n'y manquez pas, je vous prie.
Si je pourrai plus, j'en ai été préoccupé pour vous.
Si vous ai une inquiétude de la plus simple apparition
de cette nom dans le journalier. Vous n'avez parlé
encore un peu de toutes de quelques lignes de la
fusille que la petite princesse vous avait fait
remarquer. Des difficultés de votre situation, l'humour
de M^e de Q... le devroït domini que ce matin là,
un peu répétées pourroient vous causer, tous cela
m'est tout à coup venu à l'esprit. Mais moi même
n'en ne suis plus impressionné, si je m'y avoue fait
aucune attention. Mais j'ai bien envie de vous
parler. Pour ne voulez pas que je m'inquiète
pour vous que mon affection pour vous soit pour moi
l'occasion de la moindre peine. Et pour qui
voulez vous donc que je m'inquiète? D'où voulez
vous que une visconde des plaisir ou des peines?
Madame, vous avez rencontré sur votre chemin
beaucoup d'affection, vraie. Avez vous ce qu'il y
a dans vos paroles? La triste habitude de
vous l'affection hésiter, reculer, se cacher ou défaire
devant la menace, le chagrin, un obstacle sérieux,

un grand amour un intérêt politique, que fait je ?
J'ai été plus heureux que vous en ce genre. J'ai
comme j'ai goûté des affections charmantes à toutes
les sortes, l'appréciation à toutes les œuvres, qui le
acceptaient avec une sorte de joie, et comme on
peut dire elles étaient sincères; des affections vraiment
faites for better and for worse, et toujours les
mêmes, ou assez dans la bonne ou la mauvaise
fortune, dans le plaisir ou la peine, sans y
avoir aucun malice, sans y penser toutefois. J'ai
appris d'elle à n'y point penser moi-même,
avoir en elle tout ce qui de bonne tout
simplement que le chagrin leur vint de moi comme
le bonheur. Et je suis sûr qu'elles avaient en moi
la même confiance que le temps ne m'a pas fait
pas refuser, Madame, et cette confiance vous
viendra; et vous ne songerez plus à me demander
de ne pas m'inquiéter pour vous de n'aucun point
de peine à cause de vous. Et je ne vous
prendrai plus comme aujourd'hui.

Dimanche 7 h 30

M. Duvivier de lauzanne viene de partir. Nous
avons convenu que nous nous retrouverions à
Paris au moment où la dissolution sera prononcée,
pour convenir de ce que nous avions à dire彼此 aussi un peu,
à nos amis. Nous indiquons que ce sera le 1^{er} au

10 Octobre. Je vais
affirmer électorale
je fais venir, etc.
où je fais faire
faire remarques
parler du retour
la quatrième pa-
première ligne
je vous ai anno-
pénétration et le
timidement, avec
croire votre inji-
et le chagrin q
à par l'autre
fondamental
Surtout qui
dans ma lettre
Madame, un me-
muthemus dan-
sor aux que pro-
blème, politiques
faisaient pas la
situation ou ob-
considération la
aussi un peu,
dans l'imagine-

Le 10 Octobre. Je vais m'arranger pour expédier dès l'au-
gne prochain à l'électeur de Normandie, pour avoir un peu
de temps pour le faire écrire, et je devrai aller voir à Paris
où je suis bientôt. Mais n'avez pas besoin de me
faire remarquer votre petite vengeance de ne me
pas parler du retard du mariage de M. Duchâtel qu'il
me fait la quatrième page. Je l'avais remarquée dès la
première ligne. Mais comment pourrez-vous dire que
je vous ai annoncé ce retard précisément? Votre
punition est là en défaut. Si vous avez été
timide, avec crainte à la bonne heure. J'ai
trouvé votre injustice, la vivacité de votre injustice,
et le chagrin qu'elle vous fera à tous les deux,
à part l'autre chagrin lui-même, le chagrin
fondamental. Cet là, j'en conviens, le premier
sentiment qui me préoccupa, et qui a pu peser
dans ma lettre. Mais précisément! C'est un vilain mot,
Madame, un mot coupable. Les hommes sont bien
malheureux dans leurs relations les plus douces. C'est
sur eux que pèsent les affaires, les affaires propres
d'État, politiques, domestiques ou autres. S'ils ne les
gèrent pas bien, il ne suffit pas, si leur
situation ou état leur fait peu abaisser, leur
est prononcée considération leur fait peu diminuer, ils perdent
à certain point aussi un peu, beaucoup peut-être, dans la paix
de l'esprit dans l'imagination, et quelque jour dans le cœur

N° 28

la personne qui les aime le plus. Il faut donc qu'ils y regardent bien, quite n'oublier aucun décret, quite prendre leurs arrangements, leur tems, qu'ils pensent à tout, quite suffisant à tout, que toutes les affaires soient faites, et bien faites. Si quand ils font cela et ce qu'il faut pour cela un étatme, ou les lacs de froidure. Ce n'est pas bien, de tout. Cela ne fait que rendre le chagrin plus triste et le réveil plus difficile. Je vous en pris, agez, avant l'époque où je vous ai avertis, la foi qui vous amez certainement alors.

Ma mère est mieux. Le bain, le pieds et le régime ont fait disparaître le rhumatisme & diminué la lourdeur de tête. J'espère que nous n'avons pas besoin de recourir à d'autre remèdes. Mais cette disposition et ses relents répétés me gênent. Mon enfant, come à moitié. Nous avons depuis quatre jours le plus magnifique tems du monde. Un soleil très brillant et qui n'ôte point la fraîcheur de la terre. J'ai fait hier et avant hier, avec M^e Duvogier, des promenades immenses, dans les vallées, dans le bois. Toute le long, tout le long de la promenade je la faisai avec une autre qu'avec lui, je parlai à une autre qu'à lui. C'était dicté à quatre secondes à la fois. J'ai fait hier mieux que l'as, quoique je sçusse que deux poings et deux conversations

soit contrarie. Je crois que je n'y penserai. Je vous ai une de votre nom avec un peu de presse que la remarquée, des de M^e de C... un peu répétée mais tout à la fois ne mérite pas une attention grande. Pour vous voire que l'occasion de tenir vous de vous que me Madame, vous bien peu d'affe dans vos propres affections devant la ma

mais il y en avait une si charmante, si puissante ! L'autre
étoit, à coup sûr, beaucoup plus méritoire que toutes
les autres de l'ainé.

Le 6 Juin.

J'en avais écrit mille fois de votre longue, bonne, tendre
lettre. Son importance les écrivit sur le mal ! mais
en laissant à notre aise quand nous serons ensemble.
Car nous serons ensemble. J'en suis bien plus occupé
que je ne vous le dis. Je travaille à propos de journ.
L'étrange, je continue. J'espère pourvoir vous le dire
positivement demain ou après demain. Je parlez
pas mal d'écriture. Tous à l'heure, il y a une minute,
je viens de le trouver le temps ! mais vous savez
bien que je suis pour la prudence rebelle, si je sens
que vous m'aurez reproché de ne pas avoir parlé
d'autre chose. Adieu. Adieu. Adieu.